

LE QUARTZ
SCÈNE NATIONALE BREST



Dans le cadre de l'Atlantique Jazz Festival – www.penn-ar-jazz.com

YA BALAD

BACHAR MAR-KHALIFÉ

MERCREDI 12 (20h30) OCTOBRE 2016

GRAND THÉÂTRE
TARIFS 24€/18€/12€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

YA BALAD

BACHAR MAR-KHALIFÉ

DISTRIBUTION

Piano / voix

BACHAR MAR-KHALIFÉ

Basse

ALEKSANDER ANGELOV

Batterie

DOĞAN POYRAZ

Production 3 POM PROD

PRÉSENTATION

Un goût sucré de lait concentré, la fumée du café sur le feu, le zaatar (thym) dans les croissants, le savon baladi («du pays») et la rugosité du gant de toilette en loofah : tous ces souvenirs ont été semés dans son corps à la faveur de son Liban natal. Bachar Mar-Khalifé chante un pays exposé à la mer et qui ne cesse de chasser les souvenirs vers le large, avec son soleil, ses neiges, les citronniers, le jasmin, le vin, l'arak, la chair et le kebbe cru. Mais aussi les alternances de lumière et d'obscurité, les explosions de flashes, les battements de la bougie ou le ronronnement des générateurs.

Dans son troisième album intitulé Ya Balad («Ô pays»), le chanteur parle de sa proximité perdue à sa terre. Il raconte la nostalgie qui le rattache à ses racines et l'oubli qui le pousse à la pérégrination. Le pays lui-même a pris le chemin de l'exil, expulsé par la conception nationaliste de la patrie. Les paysages ont été remplacés par la carte, l'horizon par les frontières, le chant par l'hymne national, la vérité de la voix par l'imposture du clairon. D'où le drame d'un pays à la croisée des civilisations mais qui ne suffit plus à ses enfants. Ceux-ci se retrouvent coupés de l'origine qui sauvegarde le rapport au monde: la langue.

Mêlant piano, clavecin, percussions, batterie, synthétiseurs, mélodica et nay, ce troisième album joue la réconciliation entre les différents parcours musicaux de Bachar Mar-Khalifé (entre la percussion et le piano), et consacre le chant en arabe comme instrument central de son expression. Plus que jamais, sa liberté triomphe de toute contrainte stylistique.

À l'écoute de cet album, on croit surprendre le compositeur dans son atelier. De ces chansons qui y sont rassemblées, il fait présent au monde où parfois les guerres se déroulent: «j'ai passé dix jours en studio, au domaine La Borie en France, en compagnie de mon ingénieur son et ami Joachim Olaya. Le studio se trouvait dans des jardins d'une beauté rare, propice à l'isolement hermétique.»

Avec ses couleurs «reggae-oriental», Balcoon évoque la caricature d'une jeunesse libanaise tiraillée entre l'adhésion et le rejet par rapport à soi, qui mélange dans son discours l'arabe, l'anglais et le français, et dont la culture musicale s'est construite au son de la musique classique arabe (Oum Kalthoum...) et du Rock (Doors, Pink Floyd...). «Les paroles de cette chanson s'écrivent toutes les nuits dans les bars de Beyrouth.»

Dans Kyrie Eleison, «Saint»-Khalifé implore Dieu d'épargner les hommes: «Laissez-nous tranquille!» Mais ce n'est pas pour congédier le sacré. «J'ai tout d'un croyant, mais je n'aime pas Dieu». Le sacré, Bachar le retrouve sur scène, dans l'espace de sa

PRÉSENTATION

propre création. Cela ne l'empêche pas d'invoquer la Mère de la déité dans l'autre prière que contient l'album, Madonna, pour les enfants partis prématurément, sur une musique de son père, Marcel Khalifé, et des paroles du poète Irakien, Saadi Yousef.

Il y a aussi les départs provisoires qu'empruntent les dormeurs, sur l'air de la berceuse de Théodore Botrel, Dors mon Gâs et celui de la comptine traditionnelle libanaise, Yalla Tnam Nada, avec Golshifteh Farahani.

Mais le chanteur lui-même ne s'endort pas. Et sa chanson Layla, prenant en témoin son propre père, nous en donne la raison : la nuit l'a oublié et a fini par s'effacer de sa mémoire.

Chanson de fête et de danse, Lemon est le fruit d'une collaboration musicale de Bachar et de sa mère sur un poème de l'Égyptien Samir Saady. Après le duo enregistré sur l'album Hawak de Yolla Khalifé, le compositeur a voulu insister sur le côté brut, simple et répétitif de la musique populaire. L'originalité de cette chanson orientale réside dans l'utilisation d'un clavecin baroque accordé en quart de ton: «C'était la révélation au studio, je l'ai réutilisé dans d'autres chansons par la suite.»

Laya Yabnaya est la reprise d'une chanson érotique populaire qui parle de l'amant malheureux frappé par la folie. «C'est une chanson assez violente qui est traditionnellement chantée avec légèreté et joie. J'ai voulu lui redonner son sens premier et honorer avec moins de formes la réalité de cet homme.»

Une certaine perdition est perceptible dans Wolf Pack, «transe moderne, jouissive et fissurée», improvisée le soir à la fin de la séance d'enregistrement au studio. Ce morceau dansant et anarchique est le résultat «de la fatigue... et du vin» avoue Bachar.

L'unique morceau instrumental de l'album, Ell3 (comme «elle») est un duo piano-mélodica. «Ce morceau est tout ce que je peux donner en amour, en image, en mer, barque, vent et étoiles. Ce morceau est pour Ell3.»

Depuis son précédent album (Who's Gonna Get The Ball... InFiné 2013), Bachar Mar-Khalifé a établi son séjour dans le voisinage des autres arts. Quelques morceaux de l'album ont trouvé leur genèse au théâtre ou dans le cinéma: Yalla Tnam Nada a été composé pour le générique de fin du film «Go Home» de Jihane Chouaib dans lequel l'actrice iranienne Golshifteh Farahani qui chante en duo avec Bachar, tient le premier rôle. Kyrie Eleison était destiné au film «Fièvres» de Hicham Ayouch (Étalon

PRÉSENTATION

d'or du Fespaco 2015), et Layla est le thème principal du film «Layla Fourie» de Pia Marais (mention spéciale du jury à la Berlinale 2013). Outre le cinéma, Bachar a joué le spectacle «Le paradis de Helki» mis en scène par Charif Ghattas, et dont la première s'est tenue au théâtre des Bouffes du Nord à Paris. Les morceaux Wolf Pack, Ell3, et Ya Balad y étaient joués pour la première fois.

Le choix de la photo, prise par l'anglais Lee Jeffries, en couverture du disque lui est apparu comme une évidence au vue de sa série de portraits de sans-abris «Lost Angels». «Son œuvre m'a bouleversé et les connexions avec les sujets de mes chansons me semblaient inévitables. » déclare Bachar. « Ses sujets sont des êtres à la fois lumineux et tristes. Bruts. La notion de perte chez eux est forte. Comme s'ils avaient tout perdu, mais que leur humanité en était exacerbée. Ses images renvoient également au sacré. À la représentation de la passion, de la souffrance heureuse».

Sur scène, après avoir défendu ses chansons en solo depuis ses débuts, Bachar présentera dès l'automne un nouveau live en trio (piano-basse-batterie). Un désir de s'entourer qui lui tenait à cœur depuis longtemps, mais qu'il n'avait pu atteindre jusqu'ici. Grâce à l'énergie du groupe, Bachar souhaite explorer de nouveaux rapports avec le public, plus organiques et intimes. Par l'émotion toujours mais aussi par la danse, voire la transe.

CULTURE

Bachar Mar-Khalifé chante le Liban, son pays imaginaire

Dans un album bouleversant, « Ya Balad », qu'il a enregistré seul, le musicien né à Beyrouth mêle sa voix à différents instruments

MUSIQUE

S ombre et lumineux, empreint d'une mélancolie âpre et indocile, l'univers de Bachar Mar-Khalifé bouleverse par sa densité émotionnelle. Hormis un titre, composé à partir d'une comptine traditionnelle libanaise (au départ, pour le générique de fin du film *Go Home*, de Jihane Chouaib), il a enregistré ce troisième album seul, passant du piano aux percussions, les instruments centraux de sa vie de musicien, et du clavecin au mélodica ou à la flûte ney. Il le présente sur scène en trio, au cours d'une tournée qui débute le 6 novembre au festival Ville des musiques du monde, en Seine-Saint-Denis.

Bachar Mar-Khalifé a intitulé son album *Ya Balad* (« ô pays »). Le titre résonne comme « une adresse à mon pays, lointain et fantasmé, et comme une plainte, nous explique le musicien. Il y a beaucoup de mélancolie dans cet album ». Bachar Mar-Khalifé est né à Beyrouth en 1983. Quand sa famille a fui le Liban en guerre pour venir se réfugier en France, il avait 6 ans. Son père – le chanteur et compositeur Marcel Khalifé – et sa mère, également chanteuse – elle vient de sor-

« Ya Balad » résonne comme « une adresse à [son] pays, lointain et fantasmé, et comme une plainte »

tir son 3^e album au Liban –, sont retournés s'y installer il y a une dizaine d'années. Lui et son frère Rami (musicien lui aussi) sont restés en France. S'il s'y rend souvent, son rapport avec le Liban est une « relation complexe », confie-t-il.

« Cassure »

« Ce rapport entre un pays qu'on a dû quitter, qui vous a laissé des souvenirs formidables, une histoire, mais qui vous a quitté, ce sera le sujet central de ma vie. Quand je retourne là-bas, je suis un peu "perdu", car j'y trouve beaucoup de colère, des choses qui ne sont pas liées à mon enfance. » Il y a « une cassure, une fissure » dans ses souvenirs, insiste le chanteur, entre

l'« avant-France » et « l'après ». « La mélancolie, c'est peut-être une protection, un moyen de protéger la belle image que j'ai développée avec mes yeux d'enfant. »

Outre *Yalla Tnam Nada*, chanté en duo avec l'actrice Golshifteh Farahani, Bachar Mar-Khalifé reprend également une chanson de sa mère (*Lemon*) qu'il a composée avec elle sur un poème de l'Égyptien Samir Saad et une musique de son père, habillant des vers du poète irakien Saadi Youssef (*Madonna*). « J'aime cette idée des chansons qui ne sont jamais figées et renaissent sans cesse », explique le chanteur. La scène offre une belle opportunité à ces renaissances. Une scène longtemps redoutée. Car, pour lui, chanter face au public, c'est à la fois un combat et quelque chose qui n'est pas foncièrement naturel. « Ça tient du mystique, du sacré. » ■

PATRICK LABESSE

Ya Balad 1 CD InFiné/Differ-Ant. En concert : le 6 novembre à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), festival Villes des musiques du monde ; le 12 à Saintes (Charente-Maritime) ; le 20 à Marseille ; le 21 à Valence (Drôme) ; le 26, à Paris 19^e ; le 11 décembre à Brest.

EXIL

Bachar Mar-Khalifé, confessions d'un déraciné

Le jeune musicien franco-libanais défend en tournée son troisième album, «Ya Balad». Poétique et tendre.

Sur les visages de sans-abri où se lisent la perte et «la souffrance heureuse», Bachar Mar-Khalifé a décelé le reflet de ses chansons, elles-mêmes révélatrices de sa condition d'exilé. Ainsi, le musicien franco-libanais de 32 ans a laissé le photographe Lee Jeffries, auteur de la série de photos de SDF *Lost Angels*, lui tirer le portrait

pour son troisième album *Ya Balad* («O pays»). On devine à peine son visage sur la pochette, la paume lui cachant son visage, consterné.

Dès le premier morceau, la plaie est ouverte par le titre *Kyrte Eleton*, sur lequel le musicien exprime son accablement devant l'omniprésence de la religion, qui fait fuir les hommes et décime des pays, à commencer par son Liban natal. Cette messe moderne à l'engagement personnel est à l'adresse de Dieu, mais puisqu'elle module musiques contemporaines, traditionnelles et électroniques avec superbe, le mes-

sage peut être reçu par tous. Le titre est extrait de sa BO pour le film *Fèvres*, de Hicham Ayouch, sorti en 2014, mais on avait aussi pu l'entendre en début d'année dans son conte musical *le Paradis de Helki*, créé aux Bouffes du Nord. Le compositeur basé à Paris est capable de trouver mille vies à un air traditionnel, toutes plus bouleversantes. Le label français InFiné, qui a aussi signé son frère cadet, Rami, du groupe *Aufgang*, ne s'est donc pas trompé en nous offrant, deux ans après l'album *Who's Gonna Get the Ball...*, la chance de retrouver cette poésie transle.

Planiste et percussionniste passé par l'Orchestre national de France et l'Ensemble Intercontemporain, Bachar Mar-Khalifé défrise la chronologie et restaure la beauté des textes des poètes libanais du passé proche ou très lointain, pour les chanter, scander ou murmurer, les yeux rivés sur le futur. Sa liberté de mouvements, que lui octroie sa condition de déraciné, rend souples et solides ses lianes qui entrelacent les genres. Il propose ainsi de nouvelles sonorités, avec un clavecin baroque accordé en quart de ton ou des percussions hors des sentiers battus. La

partition du titre *Madonna*, elle, été empruntée à son père Marcel Khalifé, grand maître du oud. Alors que sur l'improvisé et virtuose *Wolf Pack*, piano et percussions font la course, rattrapés par une voix robotisée. Sur *Balcoons*, il injecte même une vibe reggae. Cette musique sans barbelés est celle de l'exilé, comme une nouvelle nationalité qui demande de tisser des liens neufs. Mar-Khalifé invite donc l'actrice iranienne Golshifteh Farahani à chanter la familière berceuse *Yalla Tnam Nada* mais referme l'album sur *Dors mon gâs*, du chansonnier breton

Théodore Botrel. Au piano, secoué par l'émotion, il entonne en français : «*De ma voix tremblante/ j'étouffe un long sanglot/ Quand la mer est méchante/ mon cœur sonne le glas/ mais il faut que je chante/ fais dodo mon p'tit gâs.*»

Ch.L.

BACHAR MAR-KHALIFÉ
YA BALAD (InFiné).
En concert le 6 novembre à l'Espace jeunesse Guy-Môquet, La Courneuve (93), le 12 au Gallia, Saintes (17), le 20 au théâtre le Merlan, Marseille (13), le 21 au Théâtre de la Ville, Valence (26), le 26 au Trabendo, 75019.

LES INROCKUPTIBLES
9 DÉCEMBRE 2015

albums



Bachar Mar-Khalifé

Ya Balad Infiné/Differ-ant

Le troisième album d'un prodige libanais, à voir en concert cette semaine.

Depuis *Oil Slick*, son remarquable premier album paru en 2010, la réputation d'excellence de Bachar Mar-Khalifé se répand comme une tache d'huile. Deux ans après *Who's Gonna Get the Ball...*, son tout aussi remarquable deuxième album, le jeune musicien (et vocaliste) franco-libanais livre à présent *Ya Balad*, superbe troisième album qui apporte une nouvelle preuve de sa singulière créativité. Maniant commé à l'accoutumée une belle palette d'instruments (piano, percussions, batterie, synthé, mélodica, clavecin, nay), Bachar Mar-Khalifé nous tend un chatoyant bouquet sonore aux riches nuances et aux intenses fragrances, sous l'influence de son Liban natal et de son cercle familial – son père

Marcel, sa mère Yolla et son frère Rami ont contribué à l'album. Compositions originales et reprises de chansons traditionnelles y voisinent en parfaite harmonie. Enivrent en particulier *Yalla Tnam Nada*, magnifique plainte interprétée par la radieuse actrice iranienne Golshifteh Farahani, *Madonna*, bouleversante ode à la mère, *Balcoon*, ballade chaloupée aux légers effluves de reggae, et *Dors mon gâs*, douceuse berceuse murmurée par Bachar, dont le chant vibrant traverse en continu cet album de haute intimité. **Jérôme Provençal**

●●●●●

concerts le 11 décembre à Brest [festival NoBorder], le 18 à Noisiel [Ferme du Buisson]
soundcloud.com/bachar-mar-khalife-1

C'EST DANS L'AIR

La tradition orientale, version pop ou électro, du Libanais Bachar Mar-Khalifé, et des Syriens : les frères Aljaramani et Omar Souleyman.

Originaires du Moyen-Orient, enfants de la diaspora ou de l'exil, ils ont trouvé leur voix : gutturale, envoûtante et propice à la transe, tant mystique que festive; à la fois âpre comme peut l'être le chant arabophone masculin et réenracinée sans complexe ni kitsch dans la pop ou l'électro. Bachar Mar-Khalifé, 32 ans, lâche ainsi totalement la sienne sur *Ya Balad* **1**, un troisième album qui galvanise : à la fois pianiste et percussionniste, le fils cadet du songwriter libanais Marcel Khalifé y exalte un lyrisme oriental capiteux, alternant ballades poignantes et frénésie de beats puissants. Le contraste entre les notes minimalistes et les mélodies

entêtantes, entre le son organique et l'énergie de l'électro est emballant. Plus rock, l'oudiste syrien Khaled Aljaramani, moitié d'Interzone (avec le guitariste Serge Teyssot-Gay), use des mêmes ressorts, sur *Zyriab* **2**, au sein de Bab Assalam. A ses côtés : les percussions de Mohanad Aljaramani, une guitare électrique et une clarinette. Les deux frères, dont l'un a connu les geôles de Damas, unissent leurs belles voix graves en s'inspirant des anciens poètes musiciens itinérants, pour mieux incarner le lien libertaire entre folklore et rock magnétique.

N'oublions pas le Syrien Omar Souleyman : si le Bédouin chouchou des dancefloors européens n'a pas renoncé aux effets synthétiques qui



aseptisaient son dernier album, il retrouve enfin le juste équilibre sur *Bahdeni Nami* **3**, enregistré avec des musiciens traditionnels. Sa version technoïde ultra guincheuse de la *dabke* traditionnelle syrienne (danse en chaîne) n'en est que plus grisante. — **Anne Berthod**

1 1 CD InFiné/Differ-Ant. **fff**.

2 1 CD L'Autre Côté du monde/In Ouïe Distribution **ff**.

3 1 CD Monkeytown/La Baleine **fff**.

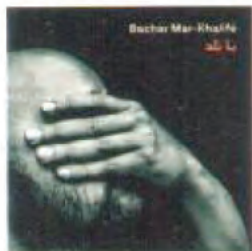
Bachar Mar-Khalifé mêle avec bonheur mélodies entêtantes et énergie de l'électro.

TSUGI

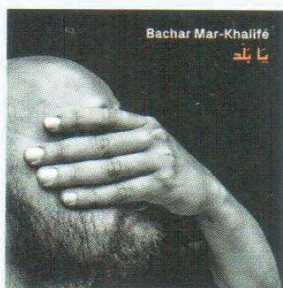
14 OCTOBRE 2015

Bachar Mar-Khalifé

Ya Balad (INFINÉ/DIFFER-ANT)



Il est des albums qui font écho à l'époque. À l'heure où certains se bouchent le nez face à une Méditerranée qui se transforme en tombeau à mer ouverte, le compositeur Bachar Mar-Khalifé a choisi de chanter ses racines, le Liban, qu'il a dû quitter il y a trente ans. Un troisième album sobrement titré *Ya Balad* ("Ô Pays"), dans lequel il chante l'amour de sa terre, mais aussi sa fuite, son exode. La fuite, élément majeur d'un album reposant sur cette formule qui nous avait déjà merveilleusement ému avec l'unique *Who's Gonna Get The Ball From Behind The Wall Of The Garden Today?* (2013), mêlant judicieusement piano acoustique, boîte à rythmes et chant oriental. Du message de paix en forme de prière à Dieu, "Kyrie Eleison", au dabké endiablé de "Lemon" ou à "Wolf Pack" et sa devise "danser, pleurer, rire", c'est quand les morceaux se brisent, quand leurs structures explosent que la grâce de Bachar Mar-Khalifé illumine. La voix de la berceuse minimaliste "Dors Mon Gäs" résonne alors comme un chant d'espoir dans la nuit, une lumière qui brille au-dessus de la Méditerranée. (Benjamin Cerulli)



BACHAR MAR-KHALIFÉ

Ya Balad

(INFINÉ/DIFFER-ANT)

“Magnifique”, a-t-on envie de s’exclamer quand s’achève la première écoute de *Ya Balad*, le troisième album du Libano-Français Bachar Mar-Khalifé. Peaufinant un travail de haute couture entamé sur l’impeccable *Who’s Gonna Get The Ball...* (2013), le pianiste et poly-instrumentiste continue de mettre à jour (et entrelacer) les liens qui connectent les traditions ancestrales à la modernité, sans jamais trahir ou bâtariser leur essence. La façon dont il établit le dialogue entre la transe des percussions orientales et celle des machines est remarquable. S’il se défend d’être croyant dans le sens premier du terme, il n’empêche qu’il se dégage de ce nouvel effort infiniment plus de spiritualité et d’humanité que dans le discours de certains hommes de foi (toutes confessions confondues). Intelligemment dosé et contrasté, l’album aborde ainsi les rivages du sacré (*Kyrie Eleison*, *Madonna*) et les côtes jamaïcaines (*Balcoon*). Il chante la nostalgie et la mélancolie d’une voix dont on perçoit l’émotion au bord des larmes (bouleversantes *Layla* et *Ya Balad*) que vient adoucir la tendresse d’une comptine (*Yalla Tnam Nada*) ou d’une chanson d’amour (*Ell3*). Ce déjà fort savoureux mezzé est relevé par *Lemon*, un malicieux et irrésistible avatar de funk mâtiné de hip hop, composé avec la maman Yolla Khalifé. Ailleurs, un martèlement pianistique technoïde fait écho au travail du frangin Rami au sein d’*Aufgang* (étonnant *Wolf Pack*). Au fil de ces émotions changeantes et représentatives des peuples du Moyen-Orient, les personnes sensibles à la musicalité du verbe ne manqueront pas de constater à quel point l’arabe est beau et versatile. Transformation au noir d’un titre érotique populaire interprété ordinairement de façon joyeuse, la ritournelle obsédante *Laya Yabnaya* se révèle en l’occurrence à cheval entre Tricky et The Last Poets.

MARC GOURDON ●●●●○